

Le 21 janvier 2013

La soie, fibre du libre-échange

L'Expansion - Hervé Joly - publié le 01/06/2002 à 10:39

Des ateliers de canuts aux usines chimiques, la soie a façonné la fortune d'industriels, libéraux avant l'heure.

0

Malgré l'ancienneté de cette industrie, les soyeux ne constituent pas un monde fermé. A côté des vieilles dynasties comme les Guérin, les Gindre ou les Tresca, ils intègrent de nombreux transfuges : Auguste Isaac est originaire de Calais, le marchand de soies Ulysse Pila vient d'Avignon. Le plus bel exemple d'intégration est celui de Sigismund Lilienthal. Ce fils d'un négociant juif de Schwerin (Prusse) arrive à Lyon à 25 ans en 1859, monte une prospère maison d'importation de soie japonaise. En 1865, il obtient la nationalité française. En 1869, il est cofondateur et secrétaire de l'Union des marchands de soie. Dès 1878, il représente sa corporation à la chambre de commerce. Les transformations économiques de la fabrique permettent l'émergence tardive de nouvelles maisons - Bianchini-Férier, Ducharne, Coudurier, Fructus & Descher - qui dominent ensuite la branche dans l'entre-deux-guerres.

Dans le premier tiers du xxe siècle, le déclin de la soierie est relatif. Le développement d'autres industries lui fait seulement perdre sa prééminence. La chimie, avec la formation en 1895 d'une grande entreprise, la Société des usines chimiques du Rhône, s'étend bien au-delà des produits auxiliaires textiles, en direction de la pharmacie (Givaudan-Lavirotte), de la chimie minérale (Coignet) ou des produits photographiques (Lumière). Avec le prêt-à-porter apparaissent des manufactures intégrées de confection. Et la fabrication de textiles artificiels connaît un développement très rapide.

Les fortunes de la soierie sont placées dans d'autres industries. La présence à Lyon d'une Bourse et de grandes sociétés par actions comme Pechiney, Le Gaz de Lyon ou la Compagnie générale de navigation offre d'intéressantes opportunités. A partir de leur position dominante dans la teinture sur soie, les Gillet étendent leurs activités à la chimie (Progil) et aux textiles artificiels (Soie artificielle d'Izieu), avant de prendre le contrôle dans les années 30 de l'ensemble de l'industrie de la teinture textile française (Gillet-Thaon). Alors que la soierie lyonnaise combat l'appellation " soie artificielle ", dont elle obtiendra l'interdiction en 1934, des soyeux comme Henri Morel-Journal (marchand) et Camille Roche de La Rigaudière fondent en 1923, avec un descendant Lumière, la Société lyonnaise de soie artificielle.

La soierie est durement frappée par la crise des années 30, les exportations s'effondrent. L'alternative représentée par le textile artificiel connaît aussi un recul que seuls les Gillet ont les moyens de surmonter. Durant la guerre, l'industrie lyonnaise profite de sa position protégée en zone non occupée et le commerce avec les Allemands permet à quantité d'entreprises de réaliser

de bonnes affaires. En revanche, l'accès à de nombreuses matières premières importées (soie, coton, caoutchouc...) devient impossible, et les marchés à l'exportation se ferment.

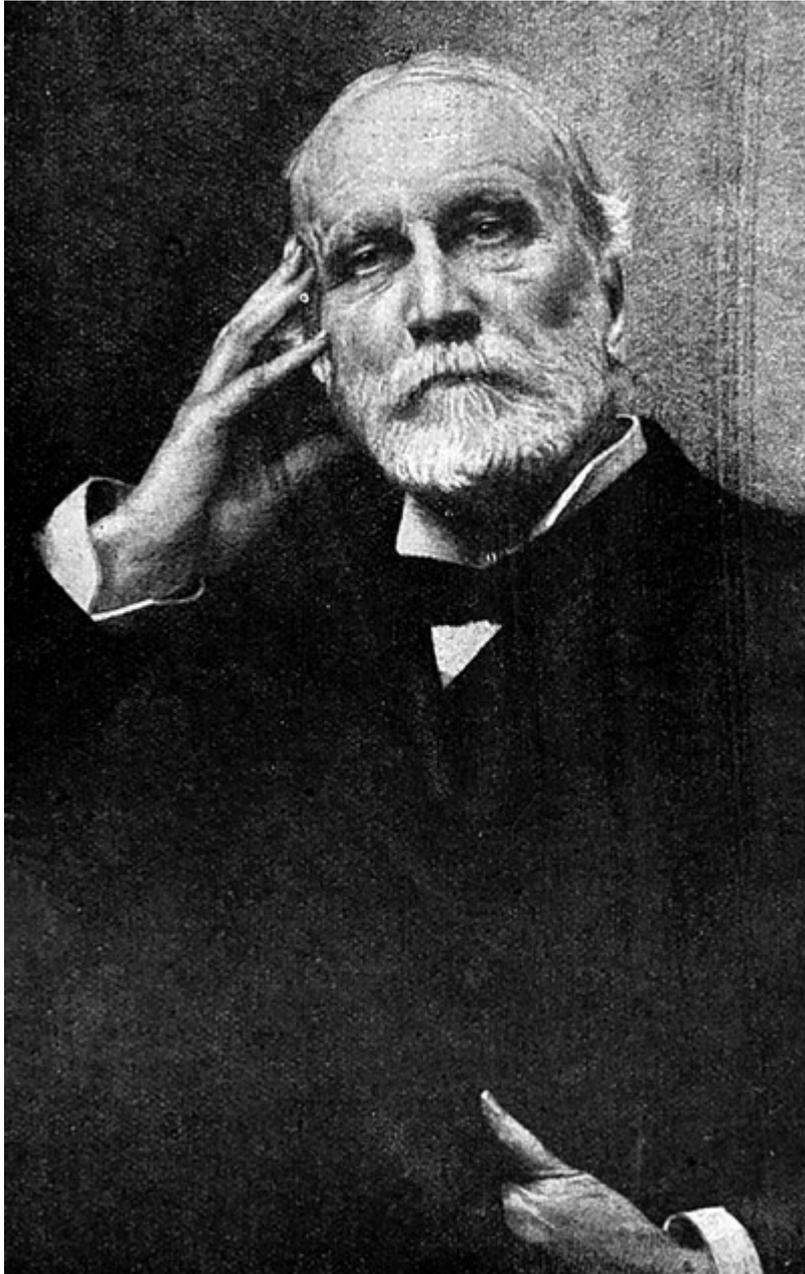
Après-guerre, la soierie s'enferme dans une niche de luxe et la disparition de l'empire colonial lui fait perdre des débouchés importants. La capitale régionale n'apparaît plus que comme un centre intermédiaire de pouvoir économique. Par exemple, le Groupe Gillet se dissout dans les années 60 au sein de Rhône-Poulenc pour les textiles artificiels et la chimie, puis dans les Chargeurs réunis pour la teinture en 1976. Mais, à la différence du bassin stéphanois, enfermé dans le déclin de ses industries de base, cette transformation des structures de l'économie locale s'est faite sans drame social. Les emplois perdus dans le textile ont largement été compensés par la croissance d'industries ou de services nouveaux. Lyon n'est plus maître de son destin, mais l'ancienne cité de la soie a trouvé sa place dans la mondialisation.



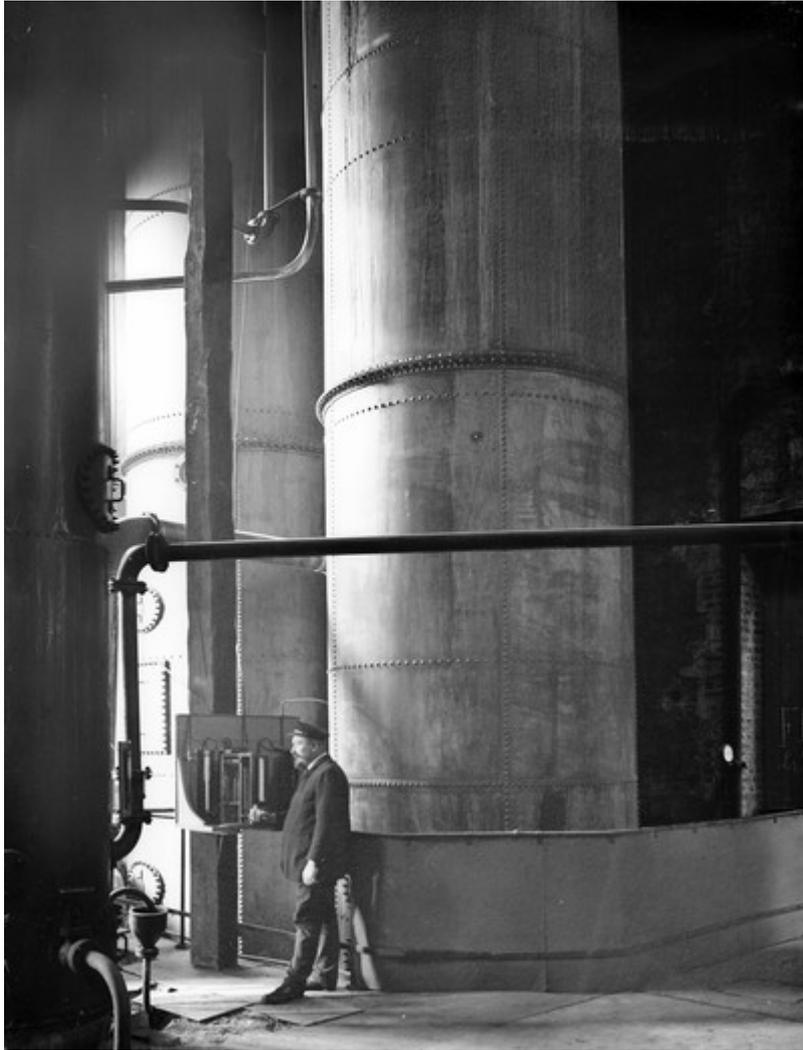
Chaîne d'ourdisage dans les années 20. Au cours du xixe siècle, le travail de la soie est passé à l'échelle industrielle, mettant fin au système qui reposait sur les canuts.



François, Michel et le fils Joseph Gillet, qui a diversifié le groupe très tôt dans la chimie.



Henri Germain (1824-1905) a géré le Crédit Lyonnais, fondé par des notables soyeux, des banquiers et des négociants de la ville, avant d'en faire une banque nationale.



Dans une usine chimique. Cette industrie s'est développée dans le sillage de la teinture sur soie et a permis la fabrication de textiles artificiels.

Les Gillet, une dynastie de teinturiers

Gillet, aujourd'hui, n'est plus que le nom d'une villa, lieu de rencontres culturelles. La famille, elle, n'apparaît plus dans le classement des fortunes françaises. Les descendants ne sont même plus très nombreux. François Gillet (1813-1895) avait pourtant enfanté un empire. Inventeur d'un procédé de teinture au noir pour les soyeux, ce fils de paysan du Beaujolais avait fait de son atelier d'un quai de Saône la principale usine de teinture de Lyon. Son fils Joseph a ensuite diversifié l'activité dans la chimie (Progil) et les textiles artificiels (Givet-Izieu). La troisième génération allait donner au groupe sa véritable dimension : après l'absorption de l'essentiel de la teinture sur soierie de la région, la prise de contrôle en 1931 des Blanchisseries et teintureriers de Thaon et de leurs nombreuses filiales (Groupe Lederlin) a apporté aux Gillet un quasi-monopole de la teinture textile en France. Dans le même élan, la formation sous leur direction du Comptoir des textiles artificiels (CTA) leur a assuré le contrôle de cette branche.

Au faîte de leur puissance à la fin des années 50, les Gillet ont eu la lucidité de ne pas attendre le déclin de leur activité. Ils ont cédé les textiles artificiels (1961) et la chimie (1968) à Rhône-Poulenc, la teinture aux Chargeurs réunis (1976). A la faveur d'échanges d'actions, les Gillet ont été un temps les actionnaires dominants de Rhône-Poulenc, Renaud Gillet (l'arrière-petit-fils) en devenant même PDG dans les années 70.

Il ne reste plus aujourd'hui que de confortables fortunes, à l'image de celle investie par le plus connu des descendants, Jean-François Bizot, dans la presse branchée (**Actuel, Nova**).H.J.